



## Revue Française de Civilisation Britannique

French Journal of British Studies

XII-3 | 2003

La ville victorienne

---

# Quelles marges dans la capitale victorienne ?

*What Margins for the Victorian Metropolis?*

Françoise Barret-Ducrocq

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/1608>

DOI : 10.4000/rfcb.1608

ISSN : 2429-4373

### Éditeur

CRECIB - Centre de recherche et d'études en civilisation britannique

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2003

ISSN : 0248-9015

### Référence électronique

Françoise Barret-Ducrocq, « Quelles marges dans la capitale victorienne ? », *Revue Française de Civilisation Britannique* [En ligne], XII-3 | 2003, mis en ligne le 01 septembre 2003, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rfcb/1608> ; DOI : 10.4000/rfcb.1608

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.



Revue française de civilisation britannique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Quelles marges dans la capitale victorienne ?

*What Margins for the Victorian Metropolis?*

Françoise Barret-Ducrocq

---

- 1 L'idée de centre revient de manière obsédante lorsqu'on évoque le Londres du XIX<sup>e</sup> siècle : centre de l'Empire, centre de la chrétienté, centre des finances, centre de la vie politique, de la vie culturelle, de la vie mondaine et par bien des aspects encore, centre industriel<sup>1</sup>. Mais si l'on rapporte cette notion à la population proprement dite, on rencontre des perceptions bien différentes. Tout comme Disraeli distingue deux nations, celle des riches et des pauvres, l'historien isole très vite deux mondes qui se partagent la capitale : celui des riches, lié aux différentes instances du pouvoir central et de l'activité économique, et celui des pauvres, parqués dans des quartiers séparés, à l'est, au sud, mais aussi dans des « *poches de misère* », à Westminster et dans la City, où s'entassaient des exclus de la puissance. Voilà pour la représentation géographique du centre et de la marge.
- 2 Toutefois, une seconde vision, morale celle-là, déploie un espace imaginaire, dans lequel coïncident<sup>2</sup> la vertu des nantis, proches du centre, et l'immoralité des gueux que la capitale attire comme un aimant<sup>3</sup>. À la surface de la terre, le monde policé et pieux, soumis à la loi de Dieu ; dans les bas-fonds, dans un univers souterrain et pestilentiel, une humanité dégradée qui grouille dans des abîmes de dépravation.
- 3 Ces représentations binaires qui opposent le haut et le bas, l'Ouest et l'Est rendent-elles compte de la complexité des relations entre les groupes sociaux à Londres ? Certainement pas, sauf si l'on considère les choses de très haut, comme le fait l'hirondelle du conte d'Oscar Wilde qui survole la ville et voit « *les riches qui s'amusaient dans leurs belles demeures...* » et « *les ruelles sombres, et... les visages blêmes des enfants affamés, le regard perdu dans les ténèbres.* »<sup>4</sup>
- 4 Les Victoriens, eux, vont s'épuiser à comprendre la structure sociologique de leur métropole ou plutôt celle de la partie de la population qui paraît constituer un problème, une menace même. Charles Booth, dans la grande enquête qu'il commence à faire paraître à la fin du siècle, ne vient que clôturer un demi-siècle d'analyses sur les classes

laborieuses<sup>5</sup>. Ainsi, pour l'ancien ouvrier Thomas Wright, il importe de distinguer dans cette masse ouvrière entre les plus pauvres et les ouvriers respectables.

- 5 On connaît les trois types qu'il établit dans *The Great Unwashed*<sup>6</sup> : « l'ouvrier éduqué » qui fréquente les instituts ouvriers et les bibliothèques, membre de sociétés d'épargne ; « l'artisan intelligent » qui apparaît comme plus impulsif, et exhale volontiers sa haine des nantis, mais qui est honnête et prévoyant, car il n'omet jamais de cotiser à un organisme d'épargne ou à un syndicat ; enfin « le pire type d'ouvrier », celui qui vit dans les taudis où il côtoie les criminels, celui qui est violent avec sa femme et ses enfants. La rue et le pub sont son royaume.
- 6 Cependant, ni les conditions économiques, ni la situation du logement à Londres ne permettent de séparer les ouvriers respectables des autres. Tous les observateurs de la réalité sociale, ceux qui vont sur le terrain et ne se contentent pas de fourbir des arguments politiques pour gagner le droit de vote, reconnaissent la fluidité des frontières entre les divers éléments des classes laborieuses.
- 7 La terminologie aux connotations morales souvent utilisée par les Victoriens – « classes sans loi », « multitudes dégradées », « parias », « classes dépravées », « classes déshéritées »<sup>7</sup>, etc... – s'applique dans toutes sortes de circonstances qui impliquent l'ensemble des classes laborieuses. L'incapacité des observateurs à fixer les limites des groupes sociaux et à établir de manière rigoureuse qui sont les exclus se conçoit aisément lorsqu'on examine d'un peu près le paysage économique et démographique de Londres, où coexistent les grandes entreprises industrielles souvent déclinantes et les *sweated trades*<sup>8</sup>, les populations d'origine rurale et les citoyens de plusieurs générations.

## Les nomades de la civilisation

- 8 En réalité, l'existence chronique d'une main-d'œuvre en surnombre dans la plupart des secteurs d'activité<sup>9</sup>, détermine un marché du travail en flottement constant et permet la multiplication des activités fondées sur le travail d'individus sous-payés, impuissants à obtenir un emploi stable et pour la plupart inorganisés<sup>10</sup>. Ceci pourtant ne les met pas définitivement à l'écart.
- 9 D'autre part, le marché du travail occasionnel est aussi alimenté par ceux qui pour une raison ou une autre sont à titre individuel exclus de la vie productive. La vieillesse, la maladie, la mort d'un conjoint, d'un patron<sup>11</sup>, d'un contremaître, un goût excessif pour la boisson, un caractère emporté ou faible entraînant des conflits professionnels, autant d'accidents ou d'inadaptations sociales qui précipitent les travailleurs et les travailleuses spécialisés ou non sur le marché du travail occasionnel. Au chapitre II de *In Darkest England and the Way Out*<sup>12</sup>, on trouve par milliers des exemples de ceux que William Booth nomme « les nomades de la civilisation ». Tel celui de ce vieil homme :
 

I've slept here two nights [sur les quais de la Tamise] ; I'm a confectioner by trade... I got turned off because I'm getting elderly. They can get young men cheaper, and I have the rheumatism so bad. I've earned nothing these two days; I thought I could get a job at Woolwich, so I walked there, but could get nothing... I'm 54 years old...
- 10 Les femmes surtout, à cause de la faible rémunération de leur travail et de l'existence d'une main d'œuvre pléthorique, forment une grande partie des troupes des travailleurs occasionnels :

Most women were casual workers in the sense that their employment was irregular, or seasonal, or both, and the boundaries between trades were indeterminate as women move in and out of work according to their changing circumstances.<sup>13</sup>

- 11 La gamme des occupations féminines était variée. Il y avait tout d'abord les échelons inférieurs du service domestique : bonne à tout faire, aide cuisinière, fille de salle dans les hôpitaux, femme de ménage dans les bureaux de la City, serveuse, vendeuse ou nourrice pour les mères célibataires ; il y avait d'autre part les métiers des rues : marchandes ambulantes de toutes sortes<sup>14</sup>, sans compter la prostitution ; le travail à la fabrique, notamment les industries alimentaires et de vêtement ; enfin le travail à domicile : blanchisseuses, repasseuses, couseuses, confectionneuses de sacs, de boîtes de carton, etc... travaillant le plus souvent à la pièce pour les *sweaters*. Le cas de Rhoda S. est, à cet égard, exemplaire : « *Je travaillais, dit-elle, comme couturière et comme modiste pour des employeurs occasionnels* ». Abandonnée par son fiancé, alors qu'elle est enceinte, elle trouve, après avoir accouché, un emploi de nourrice, emploi relativement bien rémunéré, mais une fois encore précaire :

I have been very well satisfied with her in every respect...[écrit son employeuse] I do not require her any longer. I have promised her a situation as nurse with one of my friends, but as the wages will of course be considerably lower, she cannot support her child any longer...<sup>15</sup>

- 12 La situation économique d'une importante fraction des masses laborieuses est donc caractérisée par l'extrême précarité de leurs conditions d'existence. Travailler pour des salaires de misère à peine suffisants pour assurer le niveau de subsistance le plus rudimentaire, travailler à la journée, à l'heure parfois, à des tâches sans cesse menacées de disparaître au gré des fluctuations du marché, de la résistance physique ou psychique des individus, est le lot d'une fraction importante des classes laborieuses. Comme le rappelle Eric J. Hobsbawm à propos des travailleurs spécialisés :

When workers lost their employment – which they might do at the end of the job, of the week, of the day or even the hour – they had nothing to fall back upon except their savings, their friendly society or trade union, their credit with local shopkeepers, their neighbours and friends, the pawnbroker or the Poor Law, which was still the only public provision for what we now call social security.<sup>16</sup>

- 13 En hiver surtout, la misère est effroyable, au point d'alimenter régulièrement les rubriques des journaux comme dans ce prélude aux émeutes de 1880 :

On Wednesday, throughout the day, at the West End, several gangs of navvies, bricklayers' labourers &c... paraded the various streets and squares, appealing to the benevolence for their support in their present destituted state and for that of their families. The whole of them had been employed either in the excavations of the underground railway, which begins at Paddington, or in the construction of the archway over the line of railway, or they were connected with numerous building speculations in progress at the West End, and which works have been stopped owing to the intense frost...<sup>17</sup>

- 14 On le voit, la logique de la précarité interdit que puisse s'établir de manière stable une classe de travailleurs, centrale à la prospérité de la ville, en dehors de laquelle se trouveraient des marginaux sans contact avec la vie de la cité et le travail, et dont les intérêts seraient divergents de ceux de cette classe centrale.
- 15 Sur ces marges supposées, donc, peu de gens en fin de compte. À une exception notable : celle des bandes organisées de criminels, qui eux ont pris le parti de se mettre hors la loi et de se marginaliser pour que la société et sa police les oublient. Parmi eux, il y a les escrocs, sur lesquels les amateurs de faits divers et de sensationnel se sont trop souvent

concentrés. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le récit de leurs exactions constitue d'ailleurs un genre littéraire à part entière. On répertorie ainsi toutes les supercheries que l'esprit humain a pu inventer pour s'approprier l'argent des autres :

The thousands and tens of thousands who exist in this country by what is called their wits – whose trade is imposture... The flash letter writer and the crawling suppliant...<sup>18</sup>

- 16 Ce sont eux qui constituent la matière d'un ouvrage célèbre de Kellow Chesney<sup>19</sup> : pickpockets, détrousseurs, cambrioleurs, receleurs, filous, truqueurs, mendiants, refileurs de fausse monnaie. Ce sont eux qui ont tellement frappé Charles Dickens, friand de sensations fortes, lorsque avec l'inspecteur Field, chef de la sûreté à Scotland Yard, il fait la tournée de *Rats' Castle* :

Saint Giles's church strikes half-past ten. We stoop low, and creep down a precipitous flight of steps into a dark close cellar... The cellar is full of company, chiefly very young men in various conditions of dirt and raggedness... Inspector Field is the bustling speaker... Inspector Field's hand is the well-known hand that has collared half the people here, and motioned their brothers, sisters, fathers, mothers, male and female friends, inexorably to New South Wales.<sup>20</sup>

- 17 Mais s'il s'agit bien d'exclus, leur présence n'est pas propre à la ville victorienne. Elle est le fait de toutes les concentrations urbaines, à toutes les époques et dans tous le pays du monde.

## L'idéologie de la charité

- 18 En tout état de cause, quels que soient les discours et les entreprises classificatrices, l'idéologie libérale qui domine au XIX<sup>e</sup> siècle répugne à l'idée de marge. Elle prône l'harmonie d'un système qui, depuis des décennies, a, sans secousse majeure, produit un régime politique où règne le respect de l'individu : liberté d'opinion, *habeas corpus*, liberté de culte, liberté du commerce. Cette harmonie, Walter Bagehot<sup>21</sup> la voit s'incarner dans la perfection du régime parlementaire et dans la pérennisation de la monarchie dont la fonction symbolique incarne admirablement la nation et dont le rôle pratique reste essentiel à la vie de l'État. Cette foi dans l'excellence du système et dans ses capacités de progrès s'illustre dans l'inlassable interventionnisme législatif de la période victorienne et la constitution d'innombrables commissions d'enquête parlementaires ou dans l'activité de la *Statistical Society* – autant de manifestations destinées à aligner le pays réel sur l'idéal national chanté par Tennyson :

À la cause grandiose de la Liberté,  
Et à ce nom grandiose, l'Angleterre  
Amis, ensemble à la ronde levons nos verres !<sup>22</sup>

- 19 Une gravure de George Cruikshank intitulée *The British Beehive*<sup>23</sup> représente admirablement la conception organisatrice de l'ensemble de la communauté nationale dans laquelle chacun a sa place. Les alvéoles de la ruche, de l'armée qui constitue le socle de l'édifice jusqu'à la Reine qui se tient au sommet, renferment toutes les catégories utiles à la nation : le cireur de chaussures, le ramoneur, le marchand ambulant, le maçon, le tisserand, le boucher, l'agriculteur, le travailleur d'usine, l'écolier et l'artiste, le journaliste, le prêtre, le juge et, naturellement, le gardien de la constitution. Cette vision compacte de l'ensemble de la société est celle qui préside à la représentation de la ville.

- 20 Dès lors toute l'action philanthropique, qu'elle émane des églises ou des sectes ou encore d'instances œcuméniques, est là pour rattraper ceux qui, comme le montre une illustration célèbre de la *Salvation Army*, sont tombés dans « l'océan du désespoir ». Les méthodes sont connues<sup>24</sup>. Il s'agit, en rendant visite aux pauvres chez eux afin de les convaincre de respecter la loi de Dieu pour sauver leurs âmes et de mieux s'organiser matériellement pour sauver leurs corps, en les rassemblant régulièrement dans des *prayer-meetings* ou des *tea-parties*, de trouver le moyen de les encadrer pour les empêcher de se replier dans des communautés étrangères aux lois et aux projets de la cité. Cette action charitable est centrale, même si elle n'aboutit pas aux effets escomptés pour ses promoteurs. Elle matérialise la volonté de ne pas couper les liens avec ceux qui souffrent de circonstances économiques éprouvantes et de ne pas laisser aux seules forces de police la tâche de représenter la société dans les zones défavorisées.
- 21 En dépit du caractère contestable de certaines méthodes des philanthropes, ceux qui sont ainsi contactés se sentent rattachés à un projet qui est celui de l'ensemble du corps social. Au reste, la présence physique, dans les quartiers pauvres de missionnaires – hommes et de femmes d'origine bourgeoise, qui viennent ajouter (même si ce n'est pas sans une certaine rivalité) leurs efforts à ceux des pasteurs anglicans et presbytériens – constitue pour de nombreux habitants de ces quartiers un lien avec le reste de la société.
- 22 Pour des raisons morales, pour des raisons de sécurité, et par intérêt économique, la société victorienne, moins que tout autre, ne supporte pas la marginalisation de quelque groupe que ce soit. À la société rurale encore unie par les liens de déférence, elle cherche à substituer l'image d'une société urbaine, coagulée par l'idéologie du travail, du mérite, des vertus communes. Une société avec des marges, avec des exclus, est une société dangereuse où les masses risquent de n'en faire qu'à leur tête. Il faut au contraire légiférer et tout surveiller.

## Gros plan sur les trajectoires habituelles de quelques habitants de Londres

- 23 Il convient également de corriger la représentation statique d'une ville avec un centre et des marges, par la perception plus fine et plus complexe des mouvements des personnes. Par là je n'entends pas la mobilité sociale, qui n'existe guère dans ce siècle où les rôles sont le plus souvent distribués dès la naissance, mais la circulation entre les différents secteurs d'activités au gré de la conjoncture économique et météorologique de la ville et celle, physique, quotidienne, nécessaire au fonctionnement de la ville, du déplacement de très nombreux groupes d'individus.
- 24 De ce point de vue, il est impossible de concevoir l'existence de populations marginales par rapport à un Londres central qui existerait de façon autonome. À la différence du Londres actuel que la technologie moderne libère de tant de contraintes, au XIX<sup>e</sup> siècle, la ville du centre, la ville des riches, la ville des gens respectables ne peut pas survivre sans la ville des pauvres, et inversement, la ville des pauvres se nourrit de la ville des riches.
- 25 Il faut donc, à mon sens, plutôt parler de circuits séparés, dont les logiques s'organisent à travers des espaces communs : les maisons, les rues, les parcs, etc... Même le mendiant le plus crotté aura son utilité, lorsqu'on lui demandera de courir sous la pluie arrêter un fiacre, et le plus petit marmouset, armé de quelques branchages, balayera la chaussée nauséabonde devant le passage d'une crinoline. Ainsi les masses laborieuses, ces groupes

fantasmatiquement considérés comme susceptibles de menacer par leur comportement le bon ordonnancement du monde élaboré par le pouvoir central et les classes qui le dirigent, ne se concentrent pas en un monde extérieur à la ville.

- 26 Il convient donc de s'attarder sur les circonstances exactes de la vie à Londres et d'introduire la notion de trajectoires qui épousent la réalité des vies. Elles peuvent être réparties en trois catégories :

- Celle du migrant, déraciné, perdu, qui débarque dans la grande ville.
- Celle de l'ouvrier ou de la domestique qui travaille à l'intérieur des maisons des riches. Négligés, invisibles des employeurs, ils sont, lorsqu'il se retrouvent à l'office ou chez les fournisseurs locaux, intégrés dans leur propre monde.
- Celle de certains groupes de travailleurs que leur aspect repoussant ou surprenant sépare du reste de la ville, mais qui existent en son centre même.

- 27 Pour illustrer ce point de vue j'emprunterai à Arthur J. Munby l'essentiel de mes sources. L'homme, un haut fonctionnaire de Whitehall, a une passion : les femmes du peuple, dont il décrit inlassablement la vie et les activités. Il a laissé un journal intime de plus de plus de trois mille pages, auquel il faut ajouter toutes sortes de notes, de croquis, de photographies... Éternel passant de Londres, il aime par-dessus tout broser des portraits de femmes et d'inconnus de rencontre. Ses écrits constituent une source de documentation fondamentale sur la période victorienne et relatent avec beaucoup de précision la réalité des rapports sociaux.

- 28 Concernant la première catégorie, son œil d'ethnographe chevronné repère autour des gares ou dans les rues de la ville celles et ceux que les transformations de la production agricole dans les campagnes et l'espoir de salaires plus élevés dans la ville conduisent vers l'exil urbain. Ceux-là, après quelque temps de purgatoire, trouveront un travail, le plus souvent temporaire, avant de s'intégrer dans la communauté des travailleurs. Quelques-uns sombreront dans la délinquance, un grand nombre retournera dans son village.

- 29 Lisons Munby. Nous sommes le 3 août 1864, il sort de la bibliothèque du *British Museum*. Alors qu'il passe la grille du musée, il voit, immobile au coin de Great Russell Street et de Bloomsbury Street, une femme venue d'un autre monde. C'est une paysanne. Son chapeau de paille est légèrement incliné sur sa nuque, elle est drapée dans un châle écossais rouge. Elle porte une jupe d'un vert vif qui descend à peine jusqu'aux chevilles ; ses grosses jambes sont gainées de bas blancs et ses galoches cirées aussi lourdes que des chaussures d'homme. Sa peau est brûlée par le soleil. Elle arrive tout droit de son village. Elle n'a rien emporté avec elle, mais elle a mis ses plus beaux vêtements. Tout dans son accoutrement et dans sa tenue l'exclut de la ville. Munby la regarde s'avancer « *dominant de la taille les jeunes Londoniennes qui l'entourent. Autour d'elle les citadins forment un fourmillement indistinct d'hommes en costumes ternes et de sombres et frêles silhouettes féminines.* ». <sup>25</sup>

- 30 Mais bientôt, sans doute, cette jeune étrangère à la communauté londonienne sera devenue semblable à cette autre fille du Devon que Munby a rencontrée presque au même endroit le printemps dernier. Elle sera devenue une de ces innombrables travailleuses que la grande ville intègre dans son paysage :

En retournant chez moi par Bloomsbury, j'ai engagé la conversation avec une jeune fille à l'air défait. Elle se dirigeait vers la City. Elle portait une robe beige et un châle vert foncé. Elle avait vingt-deux ans... Elle était montée à Londres un an et demi plus tôt et elle avait trouvé du travail comme bonne à tout faire dans une pension de famille à Mayfair. L'un des locataires, un jeune ouvrier du bâtiment, l'avait



séduite et elle « s'était retrouvée enceinte ». Elle avait perdu sa place « à cause de cette affaire ». Puis elle avait fait une fausse couche et avait été contrainte de mettre tout ce qu'elle possédait en gage. Après bien des recherches, elle avait enfin retrouvé l'adresse de la société où travaillait son séducteur, et avec l'esprit d'indépendance et de débrouillardise des filles de la campagne, elle y faisait régulièrement un tel scandale qu'il avait fini par accepter de l'aider. Elle avait aussi obtenu de son ancienne patronne qu'elle lui donne, malgré tout, une lettre de recommandation pour retrouver du travail. C'est justement là qu'elle allait, au bureau de placement, et elle se demandait comment elle allait leur expliquer qu'elle était restée trois mois sans travailler.

- 31 On voit avec ce dernier exemple que si les domestiques et autres travailleurs n'ont guère de mal à s'intégrer dans la communauté ouvrière, celle-ci ne les protège pas nécessairement des trahisons grandes et petites des sociétés humaines. Munby raconte également la familiarité, la complicité qui règne à l'office. Il retranscrit dans son *Journal* le récit que la femme qu'il aime – une servante nommée Hannah Cullwick – lui a fait de son dernier Noël. Quelques jours avant les fêtes un jeune homme est venu « *demandeur après Sarah la fille de cuisine* ». Lorsqu'il est entré Hannah était agenouillée devant l'âtre, à nettoyer la grille. Au bout de quelque temps, il a commencé à lui parler et ils ont sympathisé. Tout de suite ils se sont appelés par leurs prénoms. Il lui a dit qu'il la trouvait jolie et lui a proposé de lui donner la main pour finir son travail. Au moment du départ, il a cherché à l'embrasser, mais elle a refusé. « *Au revoir Hannah !* », « *Au revoir George ! N'oublie pas de revenir nous voir !* » De fait, le jeune homme est revenu pour le déjeuner de Noël des domestiques. Il n'avait d'yeux que pour elle. Il l'a suivie dans l'arrière-cuisine et l'a aidée à faire la vaisselle, tout en lui racontant des plaisanteries qui l'ont fait rire aux larmes. À un moment, il lui a dit : « *Allez, un petit baiser Hannah !* » et il l'a embrassée sur les lèvres. « *Je l'ai trouvé gentil, il est sans façon, comme à la campagne* », ajoute-t-elle en manière d'explication. Il l'a embrassée une autre fois sous le gui, et puis une fois encore au moment de partir. « *J'ai promis de l'accompagner un de ces jours à la pantomime, et il m'a demandé de venir le voir un dimanche chez lui pour prendre le thé. Peut-être bien que j'irai.* »
- 32 Il faut se représenter aussi la solidarité des taudis qui permet de survivre à la misère, où chacun partage la seule marmite de l'immeuble ou un vieil ustensile précieusement conservé, où chacun garde les enfants de sa voisine tandis qu'on enterre un mort. Ici, quand on exclut l'autre – et les bagarres sont fréquentes qui se terminent en fâcheries interminables – ce n'est jamais jusqu'au bout du malheur.
- 33 En revanche, un véritable *apartheid* sépare le monde ancillaire et le monde des maîtres. À Londres, le service domestique est la première industrie et la barrière entre employeurs et employés est d'une étanchéité quasi absolue. Dans les maisons des petits-bourgeois, davantage encore que dans les demeures des gens très riches, la mise à l'écart des domestiques est vitale. Munby est bouleversé d'indignation lorsqu'il raconte comment Hannah en arrive à constituer un élément étranger, à l'intérieur même de la petite maison de Kilburn où elle est employée. Ce que ses maîtres exigent en réalité, c'est l'invisibilité du travail manuel, et partant la banalisation de la domestique qui ne doit rien leur rappeler de son labeur. Dans le cas précis évoqué par Munby la maîtresse d'Hannah a menacé de la renvoyer parce qu'elle la trouvait trop sale.

Comment ! s'écrie Munby, elle a trimé quatre longues années, elle a accepté les travaux les plus vils pour complaire à ces petits-bourgeois vulgaires, ils ont profité de son travail acharné, et voilà toute sa récompense ! Elle a nettoyé leurs chaussures, astiqué les grilles de leurs âtres, récuré leur maison, s'estropiant les genoux sur le carrelage froid. Sans un soupçon d'humanité, ils se sont servis de



cette souillon infatigable. Et voilà qu'aujourd'hui, ils se permettent de lui manifester leur mépris en lui reprochant d'être sale ! Comment pourrait-il en être autrement avec ce qu'ils exigent d'elle !

Avoir travaillé depuis quatorze ans comme souillon, et s'entendre admonester parce que ses mains sont trop noires et ses vêtements couverts de poussière ! Que Dieu me garde des classes moyennes, de ces imbéciles à moitié incultes qui jugent sur les apparences et pour qui l'abnégation est un sentiment inconnu !

34 Mais ne faut-il pas parler de fossé de classe plus que de marginalisation d'une population qui, nous l'avons vu plus haut, a ses propres intérêts et ses propres divertissements ?

35 Je voudrais m'arrêter sur une dernière catégorie de Londoniens qui occupe le centre de la ville, tout en constituant avec elle le plus spectaculaire des contrastes : ce sont notamment les porteuses de lait et les chiffonnières. 18 janvier 1864. Dans Lowther Arcade, le passage couvert d'une haute verrière qui mène de Trafalgar Square au Strand, une porteuse de lait va de boutique en boutique. C'est, nous dit Munby, Kitty, une beauté colossale de presque un mètre quatre-vingts. Elle porte sur sa robe grossière un châle épais pour se protéger du brouillard glacé. Ses grandes mains nues soutiennent le joug de bois autour de son cou, de chaque côté duquel se balancent deux lourds seaux de métal. Malgré le monde qui l'entoure, on entend le bruit de ses bottes aux bouts ferrés résonner sur le pavage. Elle marche au milieu du passage, abondamment éclairée par les lampes à gaz, sans regarder la foule des flâneurs, ni les vitrines des boutiques qu'elle frôle presque de chaque côté.

36 Nul ne peut savoir ce qu'elle ressent, ni même, se dit Munby, si elle ressent quoi que ce soit. Elle s'arrête près d'une devanture et s'adresse à un petit homme debout devant sa porte. « *Monsieur, s'il vous plaît, est-ce que vous avez une de mes boîtes à lait ici ?* » On les voit un moment côte à côte : lui, le chétif commerçant, qui prend un air plein de condescendance ; elle, la grande porteuse de lait qui se tient calmement et respectueusement devant lui, elle le regarde de toute sa hauteur, sans la moindre conscience de son immense supériorité, commente Munby. Elle reprend sa marche impassible :

Des vendeurs la regardent passer, ce sont des hommes jeunes dont le métier est de tripoter, toute la journée, des colifichets, protégés par un plafond de verre, tandis qu'elle travaille dehors sous la pluie et en plein vent du matin au soir. Elle les dépasse d'une bonne tête, et pourrait assommer n'importe lequel de ces freluquets, s'il s'avisait de l'insulter.

37 Le lendemain à Tottenham Court Road, Munby note cette fois le passage d'une fille de dix-huit ans environ. Elle revient de Covent Garden et porte sur la tête un panier chargé de choux.

Elle a une fine ossature, une taille mince, des bras fuselés. Ses longues mains sont rougies par le froid et ses pieds sont très grands dans leurs lourdes chaussures. Elle marche vite à longues enjambées, balançant avec vigueur un bras d'avant en arrière, tandis que de l'autre elle soutient son énorme fardeau. Et porte une jupe courte et un châle jeté n'importe comment sur ses épaules. Son chapeau de paille est écrasé par le poids de son fardeau. Elle trotte très droite, au milieu d'une foule d'hommes et de femmes élégants qu'elle ne voit pas et qui ne voient rien de remarquable en elle.

38 Autre trajectoire : un après-midi d'été à Hyde Park, de belles dames et de jeunes cavaliers se promènent. Malgré cette pompe superbe, Munby s'ennuie. Son regard s'attarde sur une troupe de cavaliers immobiles sur leurs coursiers dociles. Oisiveté hautaine, aisance raffinée. Ils conversent d'un air languissant avec de belles indolentes, qui l'air plus

languissant encore, reposent accoudées dans leurs calèches dans un flot de mousselines blanches et roses. Des voitures passent en bel équipage. La « Saison » londonienne bat son plein. Soudain, un groupe d'éboueuses, rentrant de leur dépôt de Paddington, apporte un de ces contrastes dont Munby est friand. Ces femmes, grandes, couvertes de suie, en vêtement déchirés, avancent pesamment, leurs paniers de cendres sur la tête au milieu des carrosses marqués de blasons encouronnés, indifférentes à tout ce qui les entoure. Personne ne les remarque, elles ne regardent personne. Le centre ne voit même pas la marge qui le frôle, proche et invisible.

- 39 Grâce à ces descriptions, on voit bien sûr deux mondes coexister, mais on comprend aussi qu'aucun n'est marginal par rapport à l'autre. Chacun a sa propre logique et, nous dirait Munby, dans certains cas, sa propre beauté.

\*

- 40 La notion de marge urbaine a été abondamment utilisée. En premier lieu, sans doute, parce qu'elle offre un système de classification rapide. Les considérables bouleversements démographiques et urbanistiques que connaît Londres pendant la période victorienne étonnent et effrayent. Il faut d'urgence inventer de nouveaux repères, retrouver la trame du tissu urbain et, pour ce faire, trier le bon grain de l'ivraie. L'idée d'un monde immoral, gangrené, qui profite des richesses de la ville, tout en s'enfermant dans des zones de non-droit, en marge d'un centre vertueux et monumental, s'impose rapidement. Dans la réalité, comme j'ai tenté de le faire apparaître, le peuple, dans toutes ses composantes, est partout chez lui dans la ville. Il est même, à mon sens, au centre de la photo.

---

## NOTES

1. Gareth STEDMAN-JONES a brillamment fait apparaître le déclin industriel de la ville dès le milieu du siècle. Voir sur cette question *Outcast London : A Study in the Relationship between Classes in Victorian Society*, Oxford: Clarendon Press, 1971.
2. À quelques notables exceptions près.
3. Sir Charles TREVELYAN, *Letter to the Times on London Pauperism*, London: Longman, Green & Co., 1870, p. 2 : « Londres est... un laboratoire gigantesque de corruption et de crime ; et tandis que la ville aspire à christianiser les païens, elle paganise de façon infiniment plus directe... les chrétiens, et entraîne le reste de l'Angleterre vers le fond avec elle. »
4. Oscar WILDE, *The Happy Prince*, London, 1888.
5. Charles BOOTH, *Life and Labour of the People of London*, London, 1889-1902.
6. Thomas WRIGHT, *The Great Unwashed*, London, 1868.
7. *The debased myriads, the degraded and the wretched classes, the lowest of the low, the worst and the lowest, the submerged classes, the submerged tenth, etc...*
8. Terme utilisé par les ouvriers tailleurs pour décrire le travail effectué à domicile, par extension, tout travail à la pièce à domicile.
9. Henry MAYHEW, *London Labour and the London Poor* [1861-62], New York: Dover Publications, 1968, vol. I, pp. 300-301 : « In the generality of trades the calculation is that one-third of the hands are

*fully employed, one-third partially, and one-third unemployed throughout the year... hence we see that a surplussage of hands in a trade tends to change the employment of the great majority from a state of constancy and regularity into one of casualty and precariousness.* »

10. Gareth STEDMAN-JONES, op. cit., p.40 : ‘*In the semi-skilled and unskilled trades, furriers and gas and coal workers could turn to brickmaking or become builders’ labourers or painters in the spring and early summer; sweeps could become costermongers: car men and painters often took to cabs in June.*’

11. Ainsi pour Mary Ann C. (cas A222, juillet 1863), qui cherche à faire adopter son enfant au *Foundling Hospital*, la mort de Mrs Matthews, chez qui elle a travaillé pendant six ans comme *servant of all works*, prend des allures de catastrophe. Pressée de donner des références, Mrs Gale, la nouvelle gouvernante, ne peut que répondre avec réticence.

12. William BOOTH, *In Darkest England and the Way Out* [1890], London: Charles Knight, 1970, pp. 27-28.

13. Sally ALEXANDER, ‘Women’s Work in Nineteenth-Century London’, *The Rights and Wrongs of Women*, Harmondsworth: Penguin, 1976, p. 97.

14. Pour une liste complète des *costermongers*, voir l’ouvrage de Henry MAYHEW, op. cit.

15. A162, August 1862.

16. Eric HOBBSBAWM, *The Pelican Economic History of Britain*, vol 3., Harmondsworth: Penguin Books, 1969, p. 155.

17. *Lloyds Weekly Newspaper*, ‘The Destitution in the Metropolis’, January 13<sup>th</sup>, 1861.

18. ANON., *Sins of London Laid Open: A Pocket Companion for the Uninitiated, embellished with humorous illustrations by George Cruikshank*, London: 1848. Voir aussi ‘Some London Dodges’ in George R. SIMS (ed.), *Living London, its Work and its Pathos, its Sights and its Scenes*, 3 vols. London, 1902.

19. Kellow CHESNEY, *The Victorian Underworld*, Harmondsworth: Penguin Books, 1970, p. 131-132.

20. ‘On Duty with Inspector Field’ (*Reprinted Pieces*. Publié pour la première fois dans *Household Words*, 14 June 1852), in Kellow CHESNEY, op. cit, p. 131-132.

21. Walter BAGEHOT, *The English Constitution*, London, 1867.

22. Alfred TENNYSON, *Hands All Round*, London, 1852.

23. *The Beehive*, dessinée pour la première fois en 1840, amendée en février 1867 et publiée en mars 1867

24. Françoise BARRET-DUCROCQ, *Charité, pauvreté et morale à Londres au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris : PUF, 1991.

25. Cette citation et les suivantes sont extraites d’une biographie d’Arthur Munby établie par l’auteur de l’article, à paraître début 2004, aux éditions Grasset.

## RÉSUMÉS

Rien ne semble plus évident dans la société victorienne, en apparence si marquée par les normes morales, sociales et économiques, que la notion de marge et de marginalité. Au pourtour – et même aux antipodes d’un centre où règnent classes et valeurs dominantes – on devrait trouver les exclus, les réprouvés. Or une étude plus attentive des témoignages de l’époque fait apparaître une situation beaucoup plus complexe dans laquelle les acteurs du « centre » et des « marges » se côtoient et se croisent constamment selon les circuits imbriqués de l’interdépendance et de

l'ignorance sociale. Dans cette société plus mouvante que mobile, le centre, les centres ne sont pas toujours là où on les attend.

Nothing can seem more obvious in Victorian society, apparently so deeply divided by moral, social and economic norms, than the notion of a marginal condition. At the periphery, and even the antipodes of the centre where the dominant classes and values hold sway, we should encounter the excluded and debased elements of society. Yet, a more careful study of contemporary testimonies reveals a much more complex reality, in which central and marginal characters move side by side, and mingle along the intricate circuits of interdependence and mutual social ignorance. In a turbulent rather than mobile society, the centre or the centres are not necessarily to be found where they are expected.

AUTEUR

FRANÇOISE BARRET-DUCROCQ

Université Paris VII-Denis Diderot